

Le monument d'une mère

Vers la fin d'un jour, un prêtre dirigeait ses pas
Bien las, vers le cimetière
Où reposait sa mère.
A peine eut-il atteint l'humble monticule,
Que de ses yeux coulèrent doucement des larmes
Jusqu'à cette terre sacrée, comme pour la bénir.
Le prêtre, lors, tomba à deux genoux
Devant l'humble tombe,
Pour dire la peine dont son cœur était lourd.
Dans son chagrin profond qu'il ne pouvait contenir,
Il voulait s'excuser
Qu'au-dessus d'une tête si chère à son âme
Nul monument encore ne vînt garder ce lieu
En l'honneur de celle qui gisait endormie.
Il entendit alors s'élever de la tombe
Une douce voix qui lui disait :
« Mon monument à moi, dans mes flancs je l'ai porté.
Ma plus haute gloire, mes plus beaux lauriers,
Je les ai reçus à l'heure même
Où tu es devenu, mon fils,
Prêtre.
Regarde les autres mères qui dorment là près de moi,
Et dont les monuments vers le ciel se dressent, fiers,
Chacune parmi elles, mères tant honorées,
Laisserait volontiers un si beau mausolée,
En échange d'un fils prêtre.
Quitte ce lieu, mon fils, va,
Et jamais ne plus ne te désole
Qu'aucun beau monument ne vienne orner ma tombe.
Retourne vers les contrées arides du péché
Et ramène au bercail toute brebis égarée :
Ainsi ces âmes qu'au Ciel tu auras envoyées,
A jamais proclameront que mon seul monument,
C'est toi ! »

Paul Durbin